Le *Cloud*, archive du futur?

ARCHIVAGE • Nos historiques de déplacement, nos messages *Whatsapp* et nos mails sont des données numériques privées, stockées dans le *Cloud*. Celles-ci pourront-elles être utilisées par de futur·e·s historien·ne·s pour comprendre notre société actuelle?

De moins en moins de personnes communiquent par lettres: les archives doivent-elles conserver nos messages *WhatsApp* pour les futur·e·s historien·ne·s? L'archivage de données privées, numériques ou non, se fait sur la base de dons ou de dépôts. Martin Grandjean, historien et chercheur à l'Unil rappelle que, contrairement aux institutions et établissements publics «personne n'est obligé de donner ses données privées». Les données numériques sont stockées dans des serveurs, plus dans un carton chez soi. Les archivistes pourront-ils·elles les acheter aux géants du Web? Martin Grandjean confirme cette idée: «actuellement, les archives possèdent des budgets pour l'acquisition des données, acheter les données numériques privées sera possible».

Et la conservation?

Les données privées léguées aux archives ne sont pas toutes intéressantes pour les historien·ne·s: il faut les trier pour les rendre utilisables, puis les conserver.

«Acheter les données numériques privées sera possible»

«La logique de conservation reste la même pour le numérique», confirme Martin Grandjean. Un mail peut être imprimé en format papier pour ressembler à une archive dite traditionnelle. Seulement, cette logique ne s'applique pas à tous les documents numériques. Archiver une discussion

Dr.

WhatsApp sous forme papier effacerait les éléments qui ne sont pas du texte, comme les vus de confirmation de lecture. Or, pour Martin Grandjean, «cette absence de métadonnées influencera le travail des historien·ne·s, car ils·elles se basent sur le contenu de la source, mais aussi sur la forme». Par conséquent, les archivistes préfèrent la conservation numérique sur serveur. Mais les serveurs ont une durée de vie limitée, il faut les renouveler et transférer les données sur de nouveaux pour y accéder ultérieurement. De plus, l'obsolescence technologique et le caractère éphémère des données numériques compliquent leur conservation, explique un archiviste aux Archives cantonales vaudoises. Pour toutes ces raisons, «l'archivage de ces données ne se fait pas encore principalement par souci de conservation et de stockage» note-t-il. Il est nécessaire de trouver des solutions aux problèmes soulevés, car il sera compliqué d'étudier le XXIème siècle à partir de nos lettres envoyées. Les historien·ne·s du futur auront alors besoin de lire nos messages *Whatsapp*! •

Lucie Ostorero

Changer les codes de l'info!

TECHNOLOGIE • Encore trop peu de femmes se lancent dans des métiers des TIC (technologies de l'information et de la communication). Pour changer la donne et éveiller des intérêts chez les jeunes, l'EPFL propose des cours et ateliers à travers toutes les régions de Suisse.

Le constat est sans appel, le monde numérique est programmé par les hommes. Selon l'Observatoire des métiers du numérique (OPIIEC), seulement 16% des personnes qui travaillent dans la programmation sont des femmes. Véritable révélateur des disparités sociales qui vont aussi au-delà du sexe, le numérique est surtout peuplé d'une catégorie spécifique: les hommes quadragénaires blancs diplômés des grandes universités d'Europe ou des États-Unis. La société n'aide pourtant pas du tout à régler le problème. Il y aurait toujours d'un côté les métiers dits «masculins» et des métiers dits «féminins». À l'heure où le numérique devient omniprésent se pose inéluctablement la question des personnes qui programment les ordinateurs et les intelligences artificielles. Ces outils agissent comme de vrais êtres humains, donc ils vont reproduire une certaine vision du monde. La première loi de l'historien Melvin

©EPFL

Krazberg dit: «la technologie n'est ni mauvaise, ni bonne, ni neutre», elle est ce qu'on en fait. Isabelle Collet informaticienne et chercheuse à l'Université de Genève déclare par exemple dans le podcast «La pause rédac'» que: «quand on demande aux assistants vocaux où acheter des préservatifs, ils n'ont aucun problème à répondre. En revanche, pour ce qui concerne les serviettes ou tampons hygiéniques ils ne comprennent pas la requête. *Google Home* propose alors des tampons encreurs…». Il devient urgent de contrôler ces algorithmes pour qu'ils ne renforcent pas les biais de sexe.

Faire évoluer les mentalités

Depuis 2003, une série de programmes de cours est développée par l'EPFL pour initier les jeunes filles de 9 à 16 ans aux technologies de l'information et de la communication. Ces cours, qui sont gratuits, ont lieu à l'EPFL mais aussi dans d'autres institutions publiques dans différentes régions de la Suisse. «Ainsi l'offre permet de toucher une plus grande partie de la population», précise Farnaz Moser-Boroumand, ingénieure chimiste et cheffe du Service de promotion des sciences. Être capable de coder pour créer son propre site internet, ou encore comprendre le fonctionnement interne d'un robot font partie des objectifs de ces ateliers. Pour y participer, pas besoin de prérequis, tout le monde est là pour apprendre. Le *Coding club des filles*, l'offre la plus récente de l'EPFL, pour les 11-16 ans, est composé d'une douzaine d'ateliers, les filles peuvent choisir un ou plusieurs ateliers selon leurs intérêts. «Les membres du club ont aussi accès aux activités supplémentaires sur une plateforme numérique, si elles désirent aller plus loin», déclare Farnaz Moser-Boroumand. Les programmes portés par le Service de promotion des sciences remportent un grand succès, les cours et les ateliers affichent complet et il y a très peu de désistements. «Ces cours offrent un lieu où les filles peuvent plus librement développer leur potentiel», ajoute l'ingénieure chimiste. Ne reste plus qu'à espérer que cette expérience convaincra les filles qu'elles sont compétentes et qu'elles peuvent avoir leur place dans les domaines de la programmation. •

Jessica Vicente